

## Québec français



### « L'écrivain est un traître » Entrevue avec Dominique Blondeau

Gilles Dorion

Number 61, March 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49888ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Les Publications Québec français

#### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this document

Dorion, G. (1986). « L'écrivain est un traître » : entrevue avec Dominique Blondeau. *Québec français*, (61), 90–91.

# "L'ÉCRIVAIN EST UN TRAITRE"

Entrevue avec

## dominique blondeau

• Vous semblez comparer un écrivain à un séducteur ou un séducteur à un écrivain, dans **Un homme foudroyé**.

— Je le vois en particulier dans ce livre-là, car je n'ai jamais abordé le sujet dans un autre roman. Si je dis que cet écrivain-là est un séducteur ou alors, en généralisant, tout écrivain, c'est vrai. L'écrivain est un séducteur en ce sens qu'il triche toujours un peu et qu'il veut plaire. Nous sommes dans une époque où il faut plaire par n'importe quel moyen.

• L'écrivain, d'après vous, est un traître.

— Justement, parce qu'il veut plaire, il est un traître. Je pense que tout ce qui est fait de choses qui ne durent pas, c'est de la trahison. On ne va jamais très loin, dans ces cas-là.

• Surtout dans l'amour ?

— Dans l'amour, c'est flagrant dans mon roman. Ce sont des aventures qu'il a, même quand il épouse Christine, sa femme, qu'il épouse sur les conseils de sa meilleure amie, sa maîtresse en titre. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui feraient cela.

• Quand vous écrivez, vous dites désirer une épaule, lisant au-dessus de la vôtre.

— J'écris beaucoup la nuit et il arrive un moment, — je peux dire que je sais ce que c'est qu'écrire jusqu'à la nausée, — où la fatigue est véritablement très grande. Alors, vraiment j'ai envie d'avoir quelqu'un contre qui je m'appuierais, parce que j'ai écrit pendant cinq heures et que je suis vraiment très fatiguée.

• Est-ce que c'est une épaule amie, une épaule amoureuse ?

— Une épaule amie. C'est un fantasme, parce que c'est quelque chose qui ne s'est jamais produit. C'est très secourable.

• Vous dites, cependant, que vous désiriez une épaule féminine. Pourquoi ?

— Ce n'est plus un fantasme, ça fait partie du roman. Je ne sais pas si vous avez remarqué, vous dites que c'est une narratrice, mais à aucun moment on ne sait qui est la personne qui parle. Pas plus que la personne qui analyse le début du livre. Je peux laisser soupçonner que c'est un homme ou une femme et peut-être accentuer l'ambiguïté de cette pensée en disant : une épaule féminine.

• Il reste qu'à un moment donné vous confondez ou vous semblez vouloir confondre Romain avec le narrateur ou la narratrice. Pourquoi votre intervention constante dans le roman ? On dirait que Gabrielle, à la fin, c'est vous !

— Non, ce n'est pas moi. Je pars du principe que nous sommes faits de plusieurs personnalités. Si je fais intervenir cette jeune femme, Gabrielle, c'est une des facettes, c'est-à-dire véritablement l'ego féminin de Romain. Il y a un côté féminin, je crois, chez Romain, dans la façon de se conduire vis-à-vis des femmes et même des hommes. Quand il dit, par exemple, qu'il n'a pas d'amitié parmi les hommes, c'est plus tard qu'il va le découvrir. Gabrielle, qu'il connaît dans un avion et ce n'est pas pour rien... C'est significatif ! Elle lui tombe du ciel !

• Le roman, dites-vous, est le dépotoir des amours illicites de l'écrivain.

— Cela fait partie de la trahison de l'écrivain, en ce sens qu'il se défoule. C'est une image, mais je crois que, malgré lui, l'écrivain a tendance à se défouler dans ce qu'il écrira par rapport à son précédent roman, des choses qu'il aura entendu dire ou des choses qu'il aura vécues

entre les deux romans. Si l'on considère qu'on publie un roman tous les deux ou trois ans, il s'en passe des choses, et malgré soi on les projette dans un roman. Ça peut être bon, mais ce n'est pas toujours honorable ce qu'on vit. Pourquoi ne pas en faire un petit quelque chose dans un roman ? Cela fait partie de la trahison de l'écrivain, parce que personne ne le sait.

• Je pense que votre roman, **Un homme foudroyé**, présente une sorte de théorie de l'amour libertaire ou un traité sur les lois de l'estime érotique.

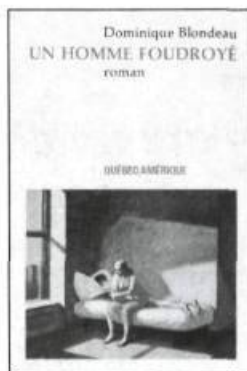
— C'est un petit peu inconscient, si je l'ai fait, parce que beaucoup de personnes m'ont dit que c'était le roman de la séduction. J'ai voulu en faire quelque chose de séduisant et même d'un peu érotique, parce que cela revient à cette espèce de chose par le fait qu'on est toujours sujet à plaire encore. Il y a toujours une séduction très grande, actuellement, qu'il faut placer, et je trouve que je ne l'ai pas fait exprès, mais c'est vrai qu'il y a des explications là-dedans. Romain est quand même le pivot du roman et il est l'un des personnages principaux et il est le séducteur.

• Vous dites que l'écrivain se confectionne des masques.

— Quand je dis « l'écrivain », je pense que ce n'est pas tout à fait exact. Je crois que tout le monde se confectionne des masques. Si vous avez cinq personnes parmi vos amis, à ces cinq personnes vous ne direz jamais la même chose. C'est à partir de ce moment-là que vous portez des masques. Vous en portez un envers moi et j'en porte aussi envers vous, mais je crois que c'est vrai par le fait qu'on est multiple.

• Vous semblez, en tant qu'écrivain, craindre la critique.

— Si je l'ai mentionné dans mon roman, c'est parce que Romain est écrivain et qu'il a écrit plusieurs livres qui ont été, certains moins bien reçus, d'autres bien reçus. Je fais plutôt de l'humour avec cela, parce que moi-même j'écris. Mais ce n'est pas du tout méchant et je ne la crains pas. Évidemment je suis contente



quand j'ai une bonne critique. Ça ne fait jamais plaisir d'avoir une mauvaise critique car je pars du principe qu'on n'écrit pas pour plaire à tout le monde.

• Vous parlez du talent de l'écrivain avec une certaine emphase. Est-ce que l'écrivain est narcissique ou êtes-vous narcissique ?

— Je ne suis pas du tout narcissique. Je pense que certains écrivains peuvent l'être, mais Romain ne l'est pas. Le talent, j'essaie de le défendre, parce que, s'il faut écrire des mauvais romans qui prennent autant de temps que des bons, autant essayer de posséder un certain talent. Je disais à quelqu'un avant de commencer ce roman : j'ai envie d'écrire un roman « intelligent » et est-ce que j'ai voulu dire avec du talent ? Je ne sais pas pourquoi, c'était très clair chez moi, je voulais écrire quelque chose d'intelligent. Est-ce que cela a projeté quelque chose, un certain talent que je pouvais avoir, je ne le sais pas, je ne suis pas prétentieuse.

• D'ailleurs c'est remarquable, vous aimez faire du style. Vous avez un style excellent et la recherche du mot, du verbe rare. Je pense que vous aimez « styliser » et, en particulier, modifier la ponctuation. Pourtant la ponctuation ne me semble pas tout à fait répondre au souffle intérieur du narrateur.

— C'est vrai que j'aime beaucoup faire de la recherche, fouiller un peu mon style. Cela m'a été beaucoup reproché qu'il fallait ouvrir certains dictionnaires pour lire mes livres. Pour la ponctuation, c'est vrai que j'ai voulu me risquer un peu, mais j'étais profane. Je n'ai peut-être pas bien réussi. J'ai voulu me lancer dans une ponctuation qui n'était pas très classique. Le roman que je commence sera beaucoup plus habile.

• Pourquoi, dans cet ordre d'idées, structure romanesque et écriture, présentez-vous en clair les ficelles de votre roman ? Il y a des passages, surtout dans la deuxième partie, qui m'ont semblé être des canevas non développés ou des résumés d'événements antérieurs que nous ne connaissions pas encore.

— C'est voulu. Ça revient au sens de la chronologie. Nous ne connaissons pas les gens, la première fois que nous les

rencontrons, et je ne voulais pas écrire quelque chose de linéaire. C'est pour quoi j'ai structuré mon livre de cette façon. Je sais que, lorsqu'on rentre dans la deuxième partie, cela peut faire le sujet d'un autre roman, d'une autre nouvelle. Chaque partie porte un titre. Comme je l'annonce au début de la troisième partie, ça m'a servi, cette liaison entre Gerda et Martial. Pour moi c'est un repère sur le temps qui passe de la première partie à la troisième, c'est-à-dire les années qui passent entre Christine et Romain, qui sont plutôt des années destructrices. Pour moi Gerda est un personnage très important et c'est elle le pivot de toutes ces années qui passent ; elle continue à vivre, et Romain de son côté, et j'ai voulu que ces années soient marquées par quelque chose d'important, de solide, qui était Gerda et qui vit sa vie de son côté.

• Mais qui est l'initiatrice comme le peintre célèbre à la fin, une sorte d'inspiratrice...

— Je dirais initiatrice, car c'est elle qui a pris Romain en main dans tout. Puisque c'est même elle qui va lui faire connaître Gaud Aster.

• Pourtant ces passages, au simple point de vue du découpage romanesque, me semblent un petit peu contestables, en ce sens que les analepses que vous êtes obligée de faire pour nous ramener à des événements de la petite Christine enfant avec son père me semblent mal intégrées au texte. Ça semble une explication après coup qu'on aurait oubliée.

— J'ai voulu que ce soit comme ça, parce qu'il faut qu'il arrive quelque chose de très pur pour que l'enfance remonte à la surface. Ce qui s'est passé entre Christine et son père, — d'ailleurs elle ne le sait pas tout à fait, — est quand même très traumatisant pour elle.

• Vous — ou votre narrateur ou votre narratrice — semblez avoir des idées toutes faites sur les hommes et leur comportement et c'est pourquoi cela m'amène à vous poser la question : êtes-vous féministe ou est-ce une présentation de la séduction féminine que vous faites ?

— Je n'ai pas d'idées toutes faites sur les hommes. Je crois que chaque être humain, qu'il soit homme ou femme, est

un cas particulier. Je suis féministe comme tout le monde. Je ne suis pas une féministe radicale, je suis quelqu'un de très modéré, parce que je me méfie énormément des excès. Le féminisme est quelque chose de politique et je crois que c'est plutôt un point de vue féminin.

• Mais dans ce roman, *Un homme foudroyé*, vous admettez que la séduction vient des deux côtés ?

— Oui bien sûr. Déjà vous avez les deux personnages : Romain, qui est un séducteur, et Gerda, qui est une grande séductrice. Comme je le dis au début, le séducteur peut être une séductrice.

• C'est pourquoi le narrateur ou la narratrice semble se confondre avec Romain à un moment donné ?

— C'est exact. On est multiple et la jeune femme que je fais intervenir est un ego de Romain. L'ego féminin. Cela me paraît évident. On ne peut pas être quelqu'un d'isolé.

• Il semble que, présentant la séduction masculine, vous n'ayez pas voulu présenter la passion sauf dans quelques passages, très agréables et très érotiques. Vous adoptez un ton un peu froid, un peu détaché pour analyser d'une façon clinique ce qui se passe devant le lecteur ou devant le narrateur.

— Ce qui vous prouve que je ne suis pas dans le coup. J'ai vu cela avec un certain recul, sinon si le roman avait été autobiographique, je me serais défoulée et j'aurais raconté ma vie avec beaucoup de chaleur. La passion est surtout projetée sur un tableau, elle est simplement une imitation de l'artiste peintre.

• Pourquoi faire passer la passion par un tableau ?

— Elle peut passer par un détail. L'amour, la passion tient toujours à un détail. En ce cas particulier, j'ai voulu que ce soit un tableau. Cela aurait pu très bien être une photo de cette personne-là, une robe ou une mèche de cheveux. C'est si fragile l'amour, la passion. Vous rencontrez quelqu'un ; vous partez en vacances tout fou amoureux de quelqu'un et, quand vous revenez, il vous suffit du détail d'une coiffure pour que vous n'aimiez plus cette personne.

• Est-ce que votre huitième roman s'amorce comme étant une autre recherche du désir amoureux ?

— Non. C'est dans un autre registre.

Dominique BLONDEAU, *Un homme foudroyé*, Québec/Amérique, Montréal, 1985, 323 p.

Propos recueillis par  
Gilles Dorion